

Profil d'aujourd'hui

Alain Duchesneau, Alyne LeBel et Jean-Marie Lebel

Volume 5, numéro 1, printemps 1989

L'île d'Orléans : un écrin à découvrir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchesneau, A., LeBel, A. & Lebel, J.-M. (1989). Profil d'aujourd'hui.
Cap-aux-Diamants, 5(1), 11–13.

PROFIL D'AUJOURD'HUI

par Alain Duchesneau, Alyne LeBel et Jean-Marie Lebel*

Depuis longtemps, la popularité de l'île d'Orléans dépasse les frontières du Québec. Son originalité patrimoniale a d'ailleurs fait l'objet d'une reconnaissance officielle en 1970. Le ministère des Affaires culturelles, confère alors à l'île entière le statut d'arrondissement historique. Un inventaire dressé à cette époque relève plus de 550 bâtiments dignes d'intérêt. Ce relevé touche autant les habitations, bâtiments de ferme, fabriques et ateliers que les ensembles institutionnels.

D'une superficie totale de près de 192 kilomètres carrés, l'île d'Orléans, après celles de Montréal et

de Laval, est la plus densément peuplée des îles du Saint-Laurent.

Depuis le 1^{er} janvier 1982, les six municipalités de l'île d'Orléans ont formé la Municipalité régionale du comté de Montmorency, la plus petite MRC du Québec. Aux extrémités de l'île se trouvent, à l'ouest, la municipalité de Sainte-Pétronille et, à l'est, celle de Saint-François. Celles de Saint-Pierre et de Sainte-Famille se partagent la moitié nord de l'île; Saint-Laurent et Saint-Jean occupent la moitié sud. En 1986, les recenseurs y dénombrent 6 769 habitants dont plus de 40 pour 100 se concentrent sur la partie nord.

Un environnement aux multiples facettes

Physiquement, l'île appartient au système appalachien, hormis quelques sections liées aux basses terres du Saint-Laurent. Son point culminant s'élève à 145 mètres au-dessus du niveau du fleuve et se situe dans la municipalité de Saint-Pierre. Pour la qualité des sols, le territoire orléanais se situe au confluent de zones fertiles appelées «bruns forestiers» et des terres peu fertiles ou podzols. Au plan écologique, sa superficie se divise en quatre grands sites naturels: l'érablière au nord et sur le plateau central, la zone centrale de tourbières et marécages, la chênaie boréale au sud-ouest et enfin l'estran occupe tout le pourtour de l'île sujet aux marées.

À l'arrivée des premiers Européens, l'érablière laurentienne recouvrait la plus grande partie de l'île. À côté de l'érable à sucre, cohabitaient le hêtre américain, l'astryer et le tilleul.

Démographie et économie

Après l'ouverture du pont, le samedi 6 juillet 1935, la population de l'île d'Orléans s'accroît rapidement. Cette croissance démographique s'est accélérée au cours des deux dernières décennies. Depuis 1971, la population de l'île augmente plus vite que dans le reste de la région de Québec. Relativement jeune, le tiers de la population de l'île est âgée de moins de 20 ans.

La répartition des habitants par secteur d'activité économique confirme la vocation agricole de l'île. Les secteurs primaire et secondaire emploient 40 pour 100 de la main-d'œuvre active. Depuis 1956, les agriculteurs et le nombre de fermes diminuent constamment. De 401 exploi-



Vue aérienne de l'île d'Orléans vers 1927. (Photo: Compagnie aérienne franco-canadienne. Archives nationales du Québec).

tations agricoles que l'île comptait alors, il n'en reste aujourd'hui que 293. De plus, la population agricole vieillit.

Le morcellement des terres constitue une autre caractéristique marquante de l'évolution récente du paysage agricole orléanais. Dans toutes les municipalités, les superficies moyennes s'effritent. L'élevage laitier demeure toutefois le type d'exploitation dominant. Cependant la culture de légumes de champs prend de l'ampleur. Depuis 1971, les superficies consacrées à ces cultures ont presque triplées. Grâce aux progrès des techniques de production et d'irrigation, la culture des petits fruits, principalement la fraise et la framboise, connaît une forte expansion. En outre, une centaine de fermiers exploitent des érablières. Cette production demeure plutôt stable, mais elle demeure sujette aux variations climatiques et aux conséquences des pluies acides.

L'analyse des récentes données démographiques et économiques de l'île d'Orléans reflète une image où l'urbanisation marque des points.

Une toponymie d'inspiration religieuse et populaire



Blason de l'île d'Orléans.

Contrairement à plusieurs îles canadiennes, et en dépit de l'occupation huronne au XVII^e siècle, l'île d'Orléans ne conserve aucun toponyme d'origine amérindienne. Minigo, nom qui désigne ce territoire au tout début du XVI^e siècle, serait une variante du mot algonquin Ouindigo («coin ensorcelé») mais l'usage disparaît dès l'arrivée de Jacques Cartier, en 1534. Vu l'abondance des vignes, le navigateur malouin la nomme d'abord «île de Bacchus», puis l'année suivante il adopte l'appellation Orléans, en l'honneur du fils de François 1^{er}, le duc d'Orléans.

Au moment où les autorités de la Nouvelle-France concèdent les 10 fiefs et arrière-fiefs de l'île, entre 1641 et 1661, les noms des différents seigneurs désignent les entités géographiques correspondantes à leur terre: Beaulieu, Argentenay, Charny-Lirec, des Hospitalières, Saint-Laurent, des Ursulines, Charron, Maheu, de la Grossardière et de la Chevalerie. Lors de la fondation des paroisses de Sainte-Famille, Saint-François, Saint-Jean, Saint-Pierre, Saint-Paul (aujourd'hui Saint-Laurent) et Sainte-Pétronille, en 1661, 1679 et 1870, une nouvelle toponymie s'impose. Les noms des anciens feudataires disparaissent peu à peu; seuls les toponymes Beaulieu, Argentenay et Maheu subsistent.

Au XIX^e siècle, les toponymes religieux utilisés par les paroisses désignent les différentes municipalités civiles. Lors de l'établissement des bu-

reaux de poste, le gouvernement fédéral les adopte à son tour. Un bon nombre de toponymes religieux mineurs apparaissent également: la route, le ruisseau et le trou Saint-Patrice, dans la paroisse de Saint-Laurent, la pointe Sainte-Pétronille, la route Sainte-Famille et la pointe Saint-Laurent ne sont que quelques exemples parmi tant d'autres.

L'île d'Orléans compte aussi un nombre impressionnant de toponymes mineurs d'origine populaire, plus nombreux que ceux d'origine religieuse. Une trentaine de toponymes populaires se composent d'un nom ou d'un prénom, généralement en l'honneur des premiers propriétaires du terrain: la pointe à Blaye, l'anse à Laverdière, la rivière Lafleur, l'anse à Pierre, l'étang Larue et le rocher Napoléon à Saint-Jean, la pointe à Donneau à Saint-François, la côte Jean-Baptiste à Sainte-Famille, la pointe à Plante à Saint-Pierre, la côte Gobeil à Saint-Laurent, etc. Les autres toponymes populaires sont surtout des noms descriptifs. «Côte, Côteaux, Caps, Entre-Côtes, Côte-du-Fond, Fond, Anses, Pointes et Grèves, employés seuls ou avec des noms géographiques, se rencontrent partout, de l'intérieur jusqu'à la ligne côtière de l'île», rapporte Jean Poirier dans *Les Cahiers de géographie du Québec*. Les plus connus de ces toponymes demeurent sans doute la route des Prêtres, qui traverse l'île dans toute sa largeur et trouve son origine dans une célèbre querelle entre les paroissiens de Saint-Pierre et Saint-Laurent au début du XVIII^e siècle, et la route du Miton, entre Saint-Jean et Sainte-Famille.

Un patrimoine religieux exceptionnel

Le malencontreux incendie de l'église de Saint-François, en 1988, a montré, une fois de plus, la fragilité de l'héritage patrimonial légué par nos ancêtres. Déploré par maints citoyens et médias, cet incendie a permis aux Québécois d'exprimer leur attachement filial envers le patrimoine orléanais.

Trois églises de l'île remontent au Régime français (Saint-Pierre, 1717; Saint-Jean, 1734; Sainte-Famille, 1743). Ce fait est d'autant plus remarquable que seulement quatre autres églises de cette époque subsistent ailleurs sur le territoire québécois.

L'île possède encore cinq chapelles de procession et 23 croix et calvaires. Un tour de l'île permet en quelque sorte de faire une intéressante rétrospective de la formation et de l'évolution du patrimoine religieux québécois.



Surmontée à l'origine d'un seul clocher (1743), l'église de Sainte-Famille sera dotée de deux clochers supplémentaires en 1807. (Archives nationales du Québec).

Le circuit des églises

Saint-Pierre-les-Deux-Églises. L'ancienne, devenue musée, voisine la nouvelle, la mal-aimée. Érigée en 1717, l'ancienne église de Saint-Pierre s'honore de nos jours du titre de doyenne des églises de l'île. Considérablement endommagé par l'armée anglaise en 1759, l'intérieur de celle-ci sera refait au lendemain de la Conquête. Des tableaux de François Baillairgé, réalisés en 1800, dominent les autels latéraux. Le clocher actuel date de 1830. Acquisée en 1954 par le ministère des Affaires culturelles, la première église voit s'élever à ses côtés, en 1955, un nouveau temple plus spacieux.

Arborant trois clochers, la silhouette de l'église de Sainte-Famille est bien connue. Cette église, dont la construction débute en 1743, aura pendant longtemps un seul clocher. Les tours latérales surmontées de clochers apparaissent seulement en 1807. Les cinq statues de la sainte Famille qui ornent actuellement la façade en sont à leur troisième génération. Ainsi, en 1889, les statues sculptées par Jean-Baptiste Côté succèdent à celles des frères Levasseur. Depuis 1928, les statues de Côté ont cédé la place à celles de Lauréat Vallière.

Au-dessus des portes de la petite église de Saint-François, le visiteur peut voir l'inscription 1734. Depuis cette année lointaine, ses robustes murs de pierre ont supporté cinq différents clochers de bois. Le dernier avait été érigé en 1955. Un sixième devrait prendre place d'ici peu.

En 1759, l'église sert d'abord d'hôpital militaire aux conquérants anglais. Les soldats endommagent ou détruisent alors plusieurs pièces du mobilier. Le maître-autel réalisé, vers 1770, par François-Noël et Jean-Baptiste-Antoine Levasseur, est jugé démodé et mis au rancart en 1900. Depuis quelques années, cette oeuvre d'art magnifique avait repris sa place dans le chœur. Un tableau peint par François Baillairgé, en 1798, représentant saint François de Sales, surmontait l'oeuvre des Levasseur jusqu'au jour fatidique de 1988 où les flammes détruisirent l'intérieur de l'église. Il ne reste de l'église de Saint-François qu'un nombre impressionnant de photographies qui pourrait permettre une reconstitution fidèle de plusieurs éléments du mobilier et de l'ornementation de cet édifice qui n'était pas dénué de grâce et de charmes.

L'imposante façade de l'église de Saint-Jean, réalisée en 1852, par Louis-Flavien et Louis-Thomas Berlinguet, dissimule une église beaucoup plus ancienne, érigée entre 1734 et 1736. À l'intérieur, un tableau d'Antoine Plamondon orne le chœur, depuis 1856. On y voit la «bonne sainte Anne» secourir des naufragés au milieu des flots déchainés. Cette oeuvre d'art évoque les liens que

cette paroisse a tissés avec un fleuve à la fois respecté et craint. Le patron de la paroisse n'est point, comme on serait porté à le croire, saint Jean l'Évangéliste, mais bien saint Jean le Baptiste ou le Précurseur. Une impressionnante statue en bois doré, qui le représente avec le traditionnel mouton à ses pieds, surplombe le maître-autel depuis 1884.



Construite en 1734, l'église de Saint-François sera détruite par un incendie en 1988. (Archives nationales du Québec).

Saint-Laurent. Une église dédiée à un fleuve... Les paroissiens ne savent rien du martyre de saint Laurent survenu en l'an 258, mais ils connaissent bien les humeurs d'un fleuve du même nom. Plus récente que plusieurs de ses consœurs, l'église de Saint-Laurent n'est toutefois pas dénuée d'intérêt. Érigée en 1860-61 sous la direction de l'architecte Raphaël Dion, elle renferme de minutieux vitraux de la maison Bernard Leonard et des tableaux attribués à François Baillairgé.

Cadette des paroisses de l'île, Sainte-Pétronille a été détachée de Saint-Pierre en 1870. L'année suivante débutait la construction de l'église actuelle selon les plans du réputé architecte Joseph-Ferdinand Peachy. David Ouellet complète l'ornementation intérieure en 1888.

Oeuvre de nos artistes et artisans, le patrimoine religieux de l'île témoigne d'un aspect important de la vie des insulaires. ♦